ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujétis à aucune Loi, l'indépendance dans laquelle ils vivent, les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des Chefs parmi eux, mais ces Chefs n'ont nulle autorité: s'ils usaient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verraient aussitôt abandonnés de ceux mêmes qui les auraient choisis pour Chefs; ils ne s'attirent de la considération et du respect, qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudière, c'est-à-dire, de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent.

C'est de cette indépendance que naissent toute sorte de vices qui les dominent. Ils sont lâches, traîtres, légers et inconstans, fourbes, naturellement voleurs, jusqu'à se faire gloire de leur adresse à dérober; brutaux, sans honneur, sans parole, capables de tout faire quand on est libéral à leur égard, mais en même-temps ingrats et sans reconnaissance. C'est même les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus insolens: on me craint, disent-ils, on me recherche. Ainsi, quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on est contraint de leur faire valoir les petits services qu'on leur rend.

La gourmandise et l'amour du plaisir sont surtout les vices qui règnent le plus parmi nos Sauvages: ils se font une habitude des actions les plus mal-honnêtes, avant même qu'ils soient en âge de connaître toute la honte qui y est attachée: si vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils mènent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous deviendrez aisément que la raison doit être bien abrutié dans ces gens-là, et qu'elle est bien peu capable de